

1809 — La dernière charge

Aujourd’hui doit être un jour important, ça se sent. On est équipés pour la bataille. La tension est perceptible, on est tous inquiets. Après une horrible nuit pluvieuse passée dehors, la matinée s’annonce belle, le ciel est clair, un léger vent frais souffle, c’est agréable, mais on a bien compris que le repos n’était pas au programme. Dommage. Une petite promenade tranquille m’aurait bien plu. Plus tard dans la journée, le soleil va taper. Je n’aime pas trop, j’ai tendance à transpirer. Non, c’est maintenant qu’il conviendrait d’en profiter, à la fraîche ! On ne choisit pas, c’est comme ça.

Trompettes, agitation, on nous rassemble. La faucheuse, avant d’arriver, fait son inspection des troupes, elle rode dans les rangs, souvent quelques heures préalablement à sa moisson. On le sait, on le suinte. La mort et la peur sont deux copines, qui s’invitent, qui mettent le même parfum. Une odeur âcre qui finit par imprégner tout le monde.

Je devrais arrêter de penser à ces choses-là, ça ne sert à rien. C'est tout moi ça : m'inquiéter, râler et finalement rentrer dans le rang.

Tiens, justement, en parlant de rang, mon voisin de droite, lui, je ne l'aime pas. Il m'énerve avec son regard en coin et son air suffisant. Un jour, je le mordrai. J'ai déjà essayé, mais il est vif.

À gauche, c'est qui ? Ah, une femelle ! Elle est agréable, j'adore quand elle se frotte à moi doucement, ça me hérissé les poils. C'est si rare la douceur. Voilà bien encore une chose à laquelle on n'a pas beaucoup droit.

Avant de repartir dans mes réflexions philosophiques,

je pourrais au moins me présenter :

Hercule, mâle, neuf ans, originaire d'un haras normand, affecté à la cavalerie légère, au 7^e chasseur plus précisément, robe baie foncée.

Quand je vous disais que des questions philosophiques m'assaillaient, je voulais parler de toutes celles que je ne cesse de me poser sur les rapports entre nous les chevaux et eux, les hommes. Ils nous pensent trop *bêtes* parce qu'on ne s'exprime pas comme eux, parce qu'on ne raisonne pas comme eux, mais il ne faut pas croire, nous les comprenons bien mieux qu'ils nous comprennent. Ils s'estiment toujours supérieurs et fixent les règles en fonction de leur point de vue. Bien entendu, on leur obéit ! Harnais, mors, selle, éperons. Ils en ont développé du matériel pour nous soumettre. Parfois, ils s'étonnent qu'on se rebelle, qu'on use de petites traîtrises. Certes, c'est mesquin, mais qu'avons-nous comme autre moyen pour leur faire comprendre qu'ils ne sont les maîtres que parce que nous l'acceptons ?

Et puis, ils ne sont pas tous obtus. Mon cavalier par exemple, n'est pas un mauvais bougre. Quentin — c'est son nom — sait prendre soin de moi. J'aime bien quand il me bouchonne et qu'on part tous les deux en promenade. Il appelle ça : « En patrouille ». Il n'abuse pas des éperons, il tire sur le mors, pas plus que nécessaire. Au début, on a eu du mal de s'entendre. Je me souviens, il était arrivé tranquillement, avec de petits gestes doux. Comme si je n'avais pas compris son manège. Les caresses sur le front, et je t'enfile le harnais, une tapote sur les fesses et j'amène la selle. Seul un humain peut présumer qu'on est dupe. Je me suis dit que j'allais lui prouver le contraire. Je l'ai laissé faire et exactement au moment où il posait le pied sur l'étrier, j'ai fait un écart en pivotant. Juste un petit mouvement sec en avant et sur le côté quand il se croyait en confiance. Déséquilibré, il n'a pas pu

monter. À l'instant où j'ai tourné la tête vers lui, il gisait à terre et ses compagnons, qui le regardaient faire, se moquaient de lui. Je l'ai fixé, petit homme au sol, et moi, altier, de circonstance. Il a dû comprendre qu'il ne me mériterait pas comme ça. Il faut dire qu'il était jeune et n'avait pas beaucoup d'expérience en matière chevaline. Les débuts ont été durs. Cela m'a pris du temps pour l'éduquer. J'en ai rattrapé des chutes et des mouvements imbéciles. Il m'en a collé des coups, mais je lui pardonne, on ne se connaissait pas et il ne savait pas. J'aurais pu faire la forte tête, jusqu'au bout, mais j'ai fini par m'attacher. C'est malaisé d'expliquer ce sentiment d'appartenance mutuelle qui se développe entre un humain et un cheval. C'est enfoui au plus profond de nous cette affection pour les hommes. Ils sont à la fois nos bourreaux et nos meilleurs amis. Le début de notre histoire à Quentin et à moi, c'était il y a un peu plus de trois ans. Depuis on ne s'est plus quitté.

Avant lui, j'avais connu pas mal de cavaliers. Au haras où je suis né d'abord, puis en intégrant l'armée. Les chevaux aussi entrent dans l'armée, pas plus volontairement que la plupart des conscrits d'ailleurs. Ils m'en ont fait voir à mon arrivée ! Ils commencent par nous marquer. On a beau avoir le cuir épais, c'est désagréable. Ensuite viennent les entraînements de toutes sortes. Rester en ligne avec une foule de chevaux, ne pas bouger pendant qu'ils jouent du tambour ou tirent des coups de feu et d'autres manœuvres compliquées. Il régnait une promiscuité que je n'avais jamais connue. Au haras, on n'était jamais plus d'une vingtaine rassemblés au manège ou sur le pré, mais là, on se comptait par centaines. Quel changement ! Dire que maintenant il nous arrive d'être des dizaines de milliers. Je reste toujours impressionné par ces grands attroupements. Toutes ces odeurs, races, couleurs ; mes semblables. Ma jeunesse ne